

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 67 (1922)
Heft: 1

Artikel: Les attaques en vitesse pendant la grande guerre et l'après-guerre [fin]
Autor: Fleurier, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340544>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXVII° Année

N° 1

Janvier 1922

Les attaques en vitesse pendant la grande guerre et l'après-guerre.

(FIN)

Cavalerie.

Si une vérité semblait dûment établie à la suite de la guerre d'Occident, c'était la faillite de la cavalerie combattant à cheval. Au rancart casques à crinière, cuirasses, lances, et — pour un peu — sabres ! On eût peut-être été moins vite en besogne si la campagne sur le front russe avait été plus connue. Mais ceci est une autre histoire ¹.

Les opérations de l'après-guerre, avec leurs fronts à larges intervalles, leurs flancs accessibles, leur terrain mal repéré, ont donné à la cavalerie maintes occasions de faire reviser son procès et la condamnation à mort qui s'ensuivit, et qui heureusement avait été commuée.

Au cours de la campagne polono-bolchévik, notamment, le rôle de la cavalerie fut capital — et non seulement son rôle stratégique, puisque ce fut, au nord, la cavalerie russe qui faillit faire tomber Varsovie après avoir fait tomber les lignes du Boug et de la Narew, et au sud, d'autres masses de cette même cavalerie qui traversèrent les lignes clairsemées des Polonais, se portant constamment sur leurs derrières et les obligeant à reculer jusqu'en deçà des frontières galiciennes ; — mais aussi son rôle tactique, qui eût été bien plus brillant encore, avec un peu de mordant dans la poursuite.

Les opérations dans le Levant ont donné à la cavalerie française plusieurs occasions de prouver que même devant

¹ Qui fera peut-être un jour l'objet d'un travail spécial.

un adversaire pourvu de fusils à tir rapide, la cavalerie trouve à s'employer au sabre, à condition qu'elle soit très brave, et très bien commandée. C'est essentiellement le cas du fameux régiment des spahis marocains, dont les abordages à l'arme blanche ont abouti à plusieurs reprises à des résultats décisifs. Les pertes sont sensibles pour l'assaillant ; mais elles sont beaucoup plus sensibles encore pour l'assailli, lorsque la charge aboutit. Rien n'est alors plus meurtrier que l'arme blanche qui fait peu de blessés, et beaucoup de morts. La contrepartie s'est vue, et certains éléments des colonnes françaises d'Outre-Euphrate ont été, en 1920, abordés à la lance par les cavaliers arabes de Mésopotamie.

Sans que ces combats à l'arme blanche soient redevenus très fréquents, il convient donc d'en tenir compte. Ils exigent :

d'abord une cavalerie très ardente, très mobile, apte à galoper en mauvais terrain ;

puis une tactique en fourrageurs, ou même en *Lava* de cosaques, les cavaliers à 10 m. au moins les uns des autres sur un rang, les pelotons à environ 100 m. de distance de l'échelonnement en profondeur ;

de petits effectifs, pouvant glisser dans les couloirs et utiliser le terrain ;

enfin l'absence de fils de fer.

Dans certains cas, la cavalerie en fourrageurs aide à l'approche de l'infanterie, en attirant l'attention du défenseur.

Aviation.

On ne se passera désormais pas plus de l'avion que de la mitrailleuse. Malgré la difficulté des atterrissages, l'avion, dans les campagnes de mouvement, rend autant de services que dans la guerre stabilisée. Mais ses services sont d'une nature un peu différente. Moins employé pour les réglages d'artillerie, il est plus employé qu'en Occident comme organe de transmission. Il est fort utile pour l'évacuation des blessés. Au combat, il n'a guère l'occasion d'agir à la mitrailleuse sur un ennemi fort peu visible, parce que fort dispersé. Les bombardements, fort efficaces et d'une précision impressionnante, sont dirigés essentiellement sur les aggro-

mérations, camps, convois, etc. Au Maroc ces bombardements se font à dose massive et ont été pour beaucoup dans le succès des opérations de ces dernières années.

Engins roulants.

Chars d'assaut. — Autocanons et automitrailleuses. — Trains armés ou blindés.

a) Le char d'assaut, le grand vainqueur de la fin de la guerre, a pu sembler à certains esprits l'arme toute-puissante et utilisable partout. Il a fallu reviser quelque peu cette opinion, un peu trop générale.

Le char d'assaut a vaincu les tranchées ; c'est incontestable. Lancé à courte distance de son objectif, suivi de près par l'infanterie, il s'est montré à peu près invincible. Mais encore fallait-il pour cela que les chars fussent nombreux, que leurs objectifs fussent bien nets ; enfin que le terrain ne leur fût pas trop et trop longtemps contraire.

Depuis l'armistice ils n'ont été qu'une fois, à notre connaissance, employés contre une position organisée : c'est lors de l'attaque de la tête de pont de Bobruisk par les Polonais. Leur action y fut parfaitement efficace.

Dans les combats de localités, ils ont obtenu des résultats inégaux. En rase campagne, leur intervention fut pour beaucoup, comme nous l'avons dit, dans le succès de la marche sur Damas.

Mais l'expérience prouve que la section (5 chars) est le minimum de ce qu'il faut employer.

b) Les autocanons et automitrailleuses sont beaucoup moins aptes que les tanks à franchir les tranchées ; en revanche, sur les routes, sur les pistes, ou dans la campagne moyennement accidentée, ils reprennent le bénéfice de la vitesse. L'action des automitrailleuses fut notamment décisive à l'affaire de Vénidjé (Cilicie 1920) où elles prirent de flanc dans un ravin une masse d'infanterie turque. L'effet de leur tir fut complété par une série de charges à la baïonnette exécutées par un bataillon du 18^e tirailleurs algériens. Plusieurs centaines de cadavres turcs restèrent sur le terrain.

c) Trains. — Dans la guerre exotique, où les voies ferrées

le long du front sont rares, où les gros objectifs fixes sont rares aussi, et où le bombardement des villes ouvertes n'est pas entré dans les mœurs, l'emploi de grosses pièces sur rail se déplaçant le long du front, est peu indiqué. L'artillerie lourde à grande puissance (ALGP) ne se conçoit guère que sur un réseau extrêmement serré, et derrière un front à peu près stabilisé.

En revanche, on a vu reparaître depuis l'armistice, et paraître même en Haute-Silésie, une vieille arme coloniale, renouvelée des campagnes anglaises au Soudan : le train blindé. Dans les guerres exotiques de pénétration, avons-nous dit, les opérations suivent les voies ferrées. Le train blindé, malgré sa fragilité et les risques qu'il court, maîtrise la voie ferrée sur laquelle il circule et il la protège en même temps de son canon et de ses mitrailleuses. Il a été largement employé, tant par les Russes que par les Polonais, et que par les Français en Cilicie.

Défensive et fortifications.

Toute troupe actuellement, dès qu'elle risque de stationner sous le feu, se couvre. C'est entré dans les mœurs des réguliers, comme des irréguliers. Mais la lutte ne se stabilisant presque jamais, les travaux ont presque toujours un caractère provisoire. Le mur en pierres sèches est particulièrement en honneur dans le Levant. C'est la forme la plus rudimentaire de la fortification de campagne. Mais c'est la plus employée.

Les ouvrages renforcés, avec blindage en bois et fils de fer, sont fort rares, sauf dans les postes, et ils sont d'autant plus rares qu'ils sont moins utiles, vu que les bombardements de gros calibre sont peu à craindre. En revanche, dès que le stationnement se prolonge, les balles arrivent de tous les côtés, et c'est le triomphe des parados, traverses et pare-éclats à l'épreuve de la balle qui reste dangereuse à des distances peu croyables. Dès que les postes s'installent, le fil de fer foisonne tout autour, bien entendu¹.

¹ Les améliorations provisoires d'une fortification provisoire ramènent tout doucement à la fortification de campagne renforcée, en passe de condamnation à la fin de la guerre d'Occident. En pays exotique, devant un adversaire sans artillerie, peu mordant dans ses assauts, ne se risquant guère la nuit, elle conserve une valeur, toute relative, en mettant les postes à l'abri des surprises.

La rareté de l'artillerie lourde, les difficultés du ravitaillement en projectiles, l'impossibilité presque absolue d'apporter à pied d'œuvre le matériel nécessaire de siège ou de mine, rendent toute leur importance aux vieux ouvrages en relief dont les fossés et les escarpes défient l'escalade, et dont les murs se rient du feu de l'infanterie ou des dégâts causés par l'artillerie de campagne. Les villes, fortifiées par de simples barricades en pierre, sont avec des moyens aussi restreints, fort difficiles à enlever. L'attaque de vive force, sous le feu des armes actuelles, et sans le concours de projectiles spéciaux d'artillerie, peut être considérée comme une opération à éviter. A plus forte raison, les places fortes, même non modernisées, reprennent-elles toute leur valeur. L'avaient-elles perdue, à vrai dire, sur le front occidental ? C'est là un procès à réinstruire, croyons-nous¹.

c) *Observations techniques.*

Au cours de la guerre d'Occident, et au fur et à mesure que le front se stabilisait, on avait de plus en plus sacrifié la mobilité de l'armement à la puissance. Cependant, comme correctif, le commandement s'était préoccupé de donner à l'infanterie des moyens d'accompagnement à la fois efficaces et portatifs, et était même arrivé, vers la fin de la guerre, à mettre en service un canon de tranchée vraiment mobile, et en même temps susceptible de produire des effets de bouleversement notables². Mais tous ces moyens d'accompagnement, même les plus indispensables, même les plus légers, ont fini par produire une complication, un encombrement et un alourdissement dont on vit les conséquences lorsque les unités du front occidental durent passer les mers pour aller combattre dans les steppes de la Russie ou dans les montagnes syriennes.

La question du transport prime tout. Tout ne pouvait cependant pas être transporté à dos de mulet, sous peine d'allonger indéfiniment des trains et des convois toujours

¹ Que le lecteur veuille bien se reporter aux articles parus dans *l'Opinion* du 29 mai et du 5 juin 1920, sous le titre : « A propos de Maubeuge et de Manonviller... »

² Le canon Fabry de 150 mm.

menacés. On dut faire le sacrifice de ce qui ne parut pas indispensable, et ce que le mulet ne put pas porter resta sur le dos du tirailleur, qui a heureusement le dos aussi bon que le cœur et les jambes.

Le fusil.

Cette guerre de colonnes et de poursuites continues rendit sinon la première place au moins une place importante au *fusil*. Elle la rendit surtout parce qu'on vit tout le parti qu'en tirait l'adversaire, le soldat turc, le brigand professionnel de toute origine, ou le montagnard alacriste. Cet Asiatique se montra supérieur dans l'emploi du fusil moderne que l'Europe lui fournissait largement.

Après les journées de la Marne qui restèrent dans le souvenir de ceux qui les vécurent des journées de fusillade, la guerre de tranchée diminua l'importance du fusil — malgré les pertes cruelles causées par les « cartons » faits dans les créneaux. Mais peu à peu les bons tireurs du début, formés dès le temps de paix, disparurent. On fut tout étonné, et péniblement étonné, d'en retrouver en nombre appréciable sous Verdun quand entra en ligne le corps alpin allemand. Mais, dans l'ensemble, pendant la période 1915-1917, la grenade à main tendait à devenir de plus en plus l'arme du fantassin.

Le brusque et fugitif retour à la guerre de campagne, lors de la rupture du front anglais (mars 1918), amena le retour à l'usage du fusil. Il ne se généralisa point lors de la rupture définitive du front. Dans la réduction des îlots de mitrailleuses, le fusil jouait un rôle secondaire. L'instruction du fantassin hâtivement formé de la fin de la guerre, ne comportait pas le dressage long et minutieux du tireur de précision.

Aussi fut-on quelque peu surpris de voir les effets du tir au fusil, tel que le pratiquent les Turcs et autres Orientaux. Si le régulier turc tient jusqu'au bout dans sa tranchée ou derrière sa murette, le « tchéte » qui n'aime guère l'abordage, tue surtout de loin, mais tue fort bien de loin. La précision de son tir à 800 m. est souvent égale à celle que réalisait avant

la guerre un bon tireur à 400 m. Le Mauser turc ou allemand, ou le Martini transformé, tirés posément, sur appui, avec la hausse allemande, se prêtent parfaitement à un tir lointain, que rend plus dangereux encore en terrain plat ou moyennement ondulé, la très grande tension de la trajectoire et la très longue portée de la balle. A tel passage de rivière, un ou deux tireurs embusqués dans des rochers, et impossibles à repérer, mirent hors de combat un officier et 36 hommes. Il fut impossible de les atteindre, et on n'en vint à bout qu'en faisant franchir la rivière à un détachement sur un autre point.

Armes automatiques.

Sur le front russe, en revanche, le feu est essentiellement un feu d'armes automatiques. La Russie n'en manquait certainement pas, et de tous genres, lorsqu'elle capitula à Brest-Litovsk. Les succès des bolchéviks s'expliquent en très grande partie par l'intensité du feu des mitrailleuses.

Grenades.

La guerre de mouvement a — provisoirement tout au moins — détrôné la grenade à main dont l'emploi est redevenu bien rare, sauf dans quelques opérations de guerre de siège : Marache et Aïntab, par exemple.

La grenade à fusil, engin qui ne donne point de mécompte et qui ne réclame pas un dressage bien délicat, reste fort utile, même en pleine campagne, soit pour faire barrage ou une contre-attaque, soit pour réduire un îlot de mitrailleuses, soit même simplement pour débusquer un adversaire tenace, abrité derrière son rocher.

Canons d'accompagnement.

Chez certains combattants, le canon de 37 avait assez mauvaise presse à ses débuts. On parlait même de le supprimer. Les opérations de 1918 lui rendirent la faveur de presque tous. C'est un remarquable canon colonial, qui accompagne l'infanterie partout sans la ralentir, et qui l'aide puissamment — lorsqu'il est servi par une bonne équipe — à réduire

les mitrailleuses. Son seul défaut, c'est l'extrême tension de sa trajectoire, qui diminue son efficacité en terrain ondulé.

Mortier d'accompagnement.

Les différentes sortes de mortier d'accompagnement ont fait leurs preuves à la fin de la guerre et se montrèrent aussi fort utiles dans les opérations autour d'Odessa. Malheureusement, malgré tous les efforts faits pour les alléger, ils restent assez encombrants, surtout par la quantité de projectiles assez lourds qu'ils consomment, et qui réclament de nombreux porteurs. Le souci de l'allègement qui les a relégués dans les parcs ou dans les postes, les a empêchés de jouer dans les colonnes du Levant le rôle pour lequel ils avaient été créés : savoir le bombardement immédiat d'un ennemi protégé par un parapet. L'infanterie ne disposant que d'armes à tir tendu (sauf le tromblon qui lance la grenade à fusil), se trouve ainsi peu armée contre un adversaire posté sur un mamelon ou sur une arête, que le tir tendu écrête sans pouvoir les fouiller.

Artillerie.

D'où, appel nécessaire à l'artillerie. Dans la guerre faite sous les formes que nous étudions ici, les déplacements de l'artillerie sont nécessairement très fréquents. Ils exigent des attelages ou des mulets, voire des servants dans certains déplacements à bras, des efforts considérables. Le tir fusant, redevenu en honneur, supplée à l'absence d'obusiers.

Si le canon de 65 de montagne passe partout où passe un mulet, le canon de 75 passe partout où passe un cheval. Quant aux pièces de 105 long ou de 155 court à tir rapide, elles ont pu sur le front polonais et dans le Levant comme dans les Balkans, passer partout où existait une piste charretière de 1 m. 50 de large.

Beaucoup d'artilleurs, et encore beaucoup plus de fantassins étaient assez sceptiques, avant et pendant la grande guerre, au sujet de la mobilité de ces pièces lourdes de campagne. Les expériences faites depuis trois ans prouvent que partout, sauf dans les hautes montagnes où elles retardent parfois l'infanterie, elles peuvent la suivre.

Projectiles.

Les consommations de projectiles sont infiniment moins considérables que pendant la grande guerre. Exemple : Le déblaiement de la Galicie orientale qui amena la reprise de Tarnopol et le refoulement des Ukrainiens en territoire russe, opération exécutée en juillet 1920 par la division franco-polonaise du général de Champeaux, n'exigea que 5 à 6000 coups de 75 et environ 500 coups de 155.

Pour bien des raisons, dont une des principales est sans doute l'impossibilité d'apporter à pied d'œuvre une quantité de projectiles suffisante pour l'action en masse qui seule est utile, on n'a guère employé les obus à gaz depuis l'armistice. Exception faite pour les bolchéviks dont le succès définitif sur l'armée Wrangel en Crimée fut dû surtout à une véritable débauche d'obus toxiques.

CONCLUSION

L'expérience de Charleroi après celle de Liège avait prouvé tous les dangers des attaques inconsidérées. Mais les autres expériences de guerre que le genre humain se procure à lui-même depuis sept ans ont confirmé une fois de plus que ce n'était pas l'offensive elle-même qui était à condamner, mais les parodies qui en avaient été faites au mépris de l'armement actuel.

Comme toujours, les perfectionnements des armes ont commencé, en apparence, par favoriser la défensive. Comme toujours, après les expériences nécessaires, c'est l'offensive qui en fin de compte a bénéficié de ces perfectionnements. L'extension de l'armement automatique a donné à l'attaque d'infanterie l'appui et la protection continue du feu.

Mais pour que l'offensive puisse réussir, il lui faut autre chose encore : il lui faut la vitesse en 1921 comme en 1915. Incapable à elle seule d'éteindre le feu ennemi, l'attaque en vitesse l'atténue cependant en l'empêchant d'être calme et ajusté.

Par les déplacements continuels des objectifs, et la menace de la capture des pièces, elle interdit à l'adversaire la reconstitution de ses barrages.

Par ses continuelles actions débordantes, elle paralyse les contre-attaques d'infanterie.

Par sa pression sans merci, elle lui enlève le temps de reconstituer ses liens tactiques.

Par l'ardeur qu'elle lui révèle, elle lui impose enfin une supériorité morale, à chaque pas plus écrasante.

L'offensive reste donc plus que jamais le mode normal et définitif du combat. La défensive, encore une fois, forme inférieure, forme secondaire, n'est que de l'offensive différée. Son but unique doit être d'affaiblir l'ennemi lancé dans des attaques inconsidérées ou mal montées, tant que l'heure n'aura pas sonné de renverser les rôles et de passer à l'attaque.

Mais l'attaque ne peut réussir, nous espérons l'avoir prouvé, que si tous les moyens lui ont été assurés qui la rendront et la maintiendront rapide.

La plus belle image que les anciens nous aient laissée de la victoire, c'est une statue ailée.

JEAN FLEURIER.
